PQ
2623
07942
L4

N. O. G.
20/11/16
89

LES LÉVRIERS

Cette plaquette a été tirée à 300 exemplaires, numérotés de 1 à 300.

N°

LÉO LOUPS

Les Lévriers

EDITIONS DE LA PHALANGE
84, Rue Lauriston, 84
PARIS

150010
8/5/19

DU MÊME AUTEUR :

LES APPARENCES, Poèmes, 2e édit., Imprimerie Algérienne, Alger.

PQ
2623
O7942L4

PRÉFACE

Comme tous les préfaciers, je suis absolument convaincu de l'inutilité des préfaces. Je serais même porté à croire que ces proses préliminaires nuisent aux œuvres qu'elles ont la prétention de recommander. Surtout quand il s'agit de recueils de poèmes.

C'est donc par pure et simple perfidie que j'ai « sauté » sur l'occasion que me fournit mon ami, l'excellent poète Léo Loups, de faire le plus grand mal possible à ses *Lévriers* en disant tout le bien que j'en pense.

Léo Loups a, du reste, de quoi me déplaire : très jeune encore, il possède son métier beaucoup mieux

que nombre de vétérans et sait enclore, en des vers souvent parfaits, des images merveilleusement suggestives. C'est un poète des mieux doués. Tâchons donc de le démolir avec toute l'hypocrisie qui convient.

Loups est un poète éminemment plastique. Sa forme, toujours variée, toujours délicatement et précieusement orfévrée, enserre d'or souple et de joyaux comme fluides les sujets qu'il lui plaît d'évoquer. Mais il n'oublie pas qu'au-dessus et autour des visions qu'il offre aux yeux de notre âme plane l'Azur énorme, flotte l'infini air libre de la pensée.

Si, pour notre plus grand plaisir artistique, il campe sur fond bleu et vermeil ou fait galoper dans les *diss* brunis par les flammes estivales, de superbes « sloughis » qui sont aussi bien des apparitions de rêve que d'admirables et fines sculptures animées et colorées, — il sait que les splendides bêtes héraldiques, — (et Loups est très préoccupé de la grâce

héraldique des lévriers dont les lignes cambrées et longues s'harmonisent si bien avec les figures mystérieusement étranges des blasons et de tels vitraux), il sait que les sloughis bondissent, volent presque dans l'atmosphère bizarre et tragique du Sahara hanté de songes surhumains ou sur les plaines et les pentes fleuries du Tell rouge et mordoré, baignées d'une lumineuse poésie à la fois idyllique et cruelle.

Car il faut vous dire que Loups se fait gloire d'être, avant tout, un poète algérien, d'une Algérie romaine et classique, mais çà et là chatoyante des fantastiques hallucinations de l'Asie arabe.

Quand on publia l'*Anthologie des Poètes algériens*, nous fûmes quelques-uns à nous dire :

« Des gaillards, ces bardes numides ! Ils font le vers d'une façon étonnante. Ce sont de parfaits virtuoses en même temps que d'exquis sertisseurs de char-

mantes préciosités. En tout cas il y a, parmi eux, un poète de tout premier ordre, *Léo Loups*. Interrogez plutôt à ce sujet, le grand poète Jean Royère !

*
* *

Qu'on lise les *Apparences*, le premier livre de vers de Léo Loups !

Les *Lévriers*, encore supérieurs aux *Apparences*, ne sont pas qu'une harmonie de lignes délicieusement pures et de couleurs délicatement intenses. Ce sont des poèmes très grands par la beauté de leur lyrisme et par ce qu'ils exhalent du charme toujours évanescent et toujours renaissant des mirages d'Afrique.

Je voudrais, chers lecteurs, vous donner quelque idée du plaisir que vous allez prendre, dès que vous aurez commencé à rêver sur ces poèmes si voisins de la perfection : Il est impossible de lire Loups comme nous lisons un poète de *magazine* que nous

oublions dès que ses rimes ne tintent plus en nous. Il faut le savourer lentement, revenir plusieurs fois à ses mètres harmonieux pour ne rien perdre de son art aussi subtil qu'il est fort : Lisez le *Combat*, relisez-le et dites-moi après y avoir longtemps songé, si vous ne voyez pas là un surprenant mélange d'esthétique précision et de féerie héraldique. Relisez le *Repos*, relisez *La Chasse*, l'*Hallali*, *Sous la Tente*, la *Course*, et ce miraculeux *En profil sur le Soir* aussi beau que son titre. Eh ! relisez tout ! et vous avouerez que ces poèmes qui semblent, à première vue, n'avoir été écrits que dans un but exclusivement plastique, renferment toute l'âme adorablement triste de la vieille Libye. Vous le sentirez, même si vous n'êtes jamais venus sur les côtes barbaresques. On est forcé de le deviner, — et ce sera comme une porte du Songe qui s'ouvrira pour vous. — Relisez surtout le mélancolique et troublant *Message* qui est un petit chef-d'œuvre et vous conviendrez que Loups,

bien que poète assez hautain, n'est certainement pas un *impassible* selon la formule !

Pourtant, — et c'est ici que j'introduis le venin, — n'allez pas recommander la lecture de ces poèmes à vos amis, s'ils se complaisent aux rhapsodies des versificateurs gens du monde, en réalité bassement bourgeois, faussement aimables et décorativement idiots ! Ce qui suit est de la vraie poésie écrite par un véritable Poète que la Beauté angoisse et transporte. Que vos mondains ne lisent pas cela : Ils en feraient une maladie !

JOHN-ANTOINE NAU

Les Lévriers

I

Le Combat

Dressés très haut, les pattes frêles en about,
Taille mince, affrontés en lévriers debout,
Egratignant des écritures héraldiques,
Ainsi que sur le fond des blasons authentiques,
Je vois dans mon jardin jouer les lévriers.
La gueule aux raucités des âpres cris guerriers
Domine la gueule et l'œil oblique flamboie
Au combat aérien de souplesse et de joie ;

Dans l'effilement long du corps et du museau
Est le corps du serpent et le bec de l'oiseau,
La profondeur des poitrines herculéennes
Avec le fin corset des minces châtelaines.
Ils vont en rengorgeant leurs longs cous onduleux
En rostres de vaisseaux qui combattent entre eux,
Puis courbant comme un arc leurs échines robustes,
Les flèches de leur corps par-dessus les arbustes
Volent — et maîtres sûrs de leur rapidité,
Arrêtant leur essor avec rigidité,
Changeant subitement leur vigueur en souplesse
Ils se font face à face avec délicatesse,
Pattes jointes, debout, et timbrant l'horizon
D'un seigneurial, antique et fastueux blason.

II

Le Repos

Le lévrier s'allonge aux côtes du tapis.
Aux pattes en avant le long museau tapi,
Ployé sur ses jarrets comme les sphinx funèbres.
L'élan du bond futur arrondit ses vertèbres.
Sa pose bondissante est guerrière et l'on sent
Sa force se détendre ainsi qu'un arc puissant.
L'épaule, maigre et haute aux méplats athlétiques,
Saille en arête ainsi qu'aux bas-reliefs antiques
Et domine le droit allongement rampant
Du cou qui sur les pattes dort comme un serpent,

Et sa queue en vipère, ainsi qu'au creux d'un antre
Se ramène et partage également son ventre.
Il songe et voit passer dans les genévriers
L'élan dévorateur des puissants lévriers,
Les diss froissés sifflant comme des javelines,
Le couchant qui se meurt incendiant les collines.
La hantise à jamais de l'antique forêt
Est en ses yeux perçants où toujours apparaît
L'immense nostalgie et quand ma voix l'appelle,
Son cou flexible et rond comme un cou de gazelle
Dresse sa tête aux yeux pleins d'un errant ennui ;
Et, comme regrettant la primitive nuit
Où notre humanité habitait sous la tente,
Lasse et inoccupée et toujours mécontente,
Son âme semble absente et loin, quand je le vois
Courir vertigineux dans le fond des grands bois.

III

Le Message

QUAND tu viens en pliant tes pattes de gazelle,
Nez au vent, sur ton col onduleux replié
Et quand l'arc de ton corps soudain multiplié
Circonscrit ses élans à mon ordre rebelle.

Quand piétinant sur place en essor d'hirondelle,
Tes yeux impatients m'ont longtemps supplié,
A ton flexible cou orgueilleux j'ai lié
Un message d'amour pour le cœur de ma belle.

Vole. Elle penchera dans la tendre querelle
Pour cueillir comme un fruit mon aveu désiré
A ton cou de serpent son cou de tourterelle.

Mais reviens assez vite en ta course inlassée
Pour que je puisse voir encore ineffacée
Son image en tes yeux où son corps s'est miré.

IV

La Chasse

La rayure alternée en bande noire et fauve,
Les yeux comme allongés de khol aux cernes noirs,
Dans la pose des sphinx aux paliers des manoirs,
Col de cygne, la queue au ventre creux se love,

Le lévrier qui dort au-dedans de l'alcôve
Sous le burnous est amené chargé d'espoirs ;
Sombrant aux horizons comme en des entonnoirs
Le troupeau frissonnant des gazelles se sauve.

Velaut ! C'est le lancer de tumulte rempli.

Le soir traîne les sons du mourant hallali.

Bientôt tout l'horizon de poussière poudroie.

Et le sloughi vertigineux semble en son vol

Imiter la glissade en parallèle au sol

D'un faucon tout-puissant qui regagne sa proie.

V

Le Hallali

Le grand lévrier courbe a bondi dans la plaine.
Comme des arcs les monts ceignent le haut plateau.
L'étoile du matin qui fleurit le coteau
Fond au brasier de l'aube allumant son haleine.

L'heure matutinale argente dans les bois
Le son lointain du cor résonnant aux abois.

Le courre sonne et les allongés lévriers
Au sol plus aplatis que le rampant reptile,

Flèches droites, lancés sans détour inutile,
Bondissent dans les thyms et les genévriers.

A l'herbe encore noire où l'aube d'or s'égoutte,
La piste relevée a permis aux piqueurs
De lancer de leurs cors qui clangorent vainqueurs
Le chacal débuché qui traverse la route.

Couard, bas, gravissant un tertre aux diss crissés.
Il oppose un moment à la vaste furie
Des efforts décuplés de la meute en tuerie
L'héraldique buisson de ses crins hérissés.

Le flanc poussif, battu, rendu, les pattes veules,
La langue ensanglantée entre l'émail des dents,
Il paraît sous les cieux, de plus en plus ardents,
Rampant sur champ d'azur et lampassé de gueules.

Se silhouetant en noir sur le ciel déjà bleu
Dans la mer des grands diss ondés en vague jaune,
Comme poussés au vent d'un hivernal automne
Il voit monter les flots de la meute, écumeux.

Il plonge dans l'alfa. La course qui s'élance
Aux respirations ardentes des chevaux
Virgulant le ciel clair des flammes des naseaux,
Fait tourner le plateau comme une roue immense.

Les oueds sinueux brisent l'élan des reins,
Les doûns butés sous les formidables poussées
Culbutent en avant les culières houssées.
Les troussequins lancés rejoignent les chanfreins.

Le grand lévrier courbe est le maître de l'heure.
Il est le roi régnant comme au fond des blasons.

Sur la sphéricité des tournants horizons,
Frère terrien des tournoyants oiseaux de leurre.

Il bondit comme au ciel recule l'aigle roux
Sous le coup remontant de son aile divine.
La chasse s'allongeant plonge jusqu'aux poitrines
Aux flots tumultueux des alfas en courroux.

Le lévrier comme un éclair fendant la nue
Trace dans les alfas un sillage marin.
L'abordage se fait avec le croc d'airain.
La troupe tout entière avec des cris se rue.

L'heure haute et brûlante étouffe dans les bois
Le son lointain du cor résonnant aux abois.

VI

Sous la Tente

Le museau long semblable au bec fin des aiguières,
Les pattes en avant aux pourpres des tapis,
Le sloughi sculptural sur ses jarrets tapi,
Dans l'évidement des formes nobiliaires,

Semble un bronze coupant un ciel bas de lapis
Que limite la tente aux lignes angulaires
Et dans la haute laine allongé s'assoupit
Sur fond médiéval des antiques verrières.

Des pattes de devant il se dresse puissant

A l'heure où le couchant au tapis met du sang.

Il fixe au loin le sable où passe la gazelle.

Puis se rallonge, l'œil d'espace tourmenté

Et tournant vers son dos sa tête de côté

Semble un cygne incurvant son long cou sous son aile.

VII

En Profil sur le Soir

Tout le couchant paraît sous son ventre évidé,
Dont l'arc byzantin forme un porche au crépuscule.
Elancé comme un lys et puissant comme Hercule,
Le haut lévrier courbe au poil léopardé,

Plus ciselé qu'un vase où s'oppose et s'accule
L'anse à haute envergure au long bec cuspidé
Et dont Caradosso d'un ciseau décidé
Du riche élancement déroule le module,

Se profile de sable aux tons de gueules sombre
De l'horizon et de l'azur velouté d'ombre
Où les astres soudain paraissent essaimés.

Sur ce fond découpant ses fines ciselures
Il semble un lévrier des vieilles miniatures
Passant sur des tapis de fleurs de lys semés.

VIII

La Course

A Ernest Mallebay

Plus courbe qu'une amphore et plus fin qu'une tige,
Oreilles droites sur ses yeux fauves de loup,
Il s'avance en dansant comme un oiseau voltige
Sur ses jarrets d'acier élastiques et doux.

Comme un tour sur l'horizon plane et s'érige
Sa tête de serpent sur l'arc haut de son cou
Le steppe de sinople est le domaine lige
Qu'il tient sous ses hauts bonds dans les diss en courroux.

La force jaillissante en ses pieds s'accumule
Et dressé sur son arrière-train qui s'accule,
Comme la guivre ouvrant en un ciel de couleur

L'aile de sable au fond des blasons, il s'enlève
Et remplissant le ciel d'un héraldique rêve
Vole comme un dragon sur la campagne en fleur.

IX

Soir de Tlemcen

A mon ami JOHN-ANTOINE NAU

Ce ciel d'or fin où la gazelle se profile
Evoque des récits de Bible et d'Evangile ;

Et semble en ses couleurs enchantant les ennuis
Une page arrachée aux Mille et une Nuits.

Le vert, le violet font en lithophanie
Le tapis somptueux de la riche Oranie.

Des olivettes noires voilent dans le soir

Leurs mamelles d'argent et riches au pressoir.

On cherche le chameau ployé sous les fortunes

Portant les fruits lointains avec les fleurs des dunes.

La ville en ses jardins s'écrase sur le soir,

Au couchant rutilant prolonge son mur noir.

Fleurs pleines de langueur sous les rondes tonnelles

Les vierges s'ébattant ont de douces querelles

Et couvrent de jasmin, de lys, de cyclamen

Le soyeux lévrier de la riche Tlemcen.

X

Tlemcen

Loin des tapis profonds des palais historiques
Que la fête et la guerre emplissaient de hourrah,
Chargé du souvenir des grands fastes antiques
J'ai vu errer du haut des tours de Mansourah,

Aux plaines de Tlemcen fécondes en reliques
De ruines où dort une antique sourah,
Le riche lévrier à la courbe islamique
Dont le croissant ornait le seuil des Allambra.

A jamais exilé d'une brillante histoire.

Des caresses des mains des princesses de gloire,

Il accompagne errant la tente du Bédouin :

Mais quand sur le couchant de gueules, héroïque

Il passe, il donne au ciel un aspect fantastique

D'écusson oublié par un comte Baudouin.

XI

La Hamada

Les Monts nus, secs, durs, gigantesques pierreries,
Où le soleil égrise ses éclats
Percent de leurs reflets les flottantes soieries,
Les housses qui portent aux plats

De leurs filets tombants, des miroirs qui reflètent
Le jour ardent comme des yeux,
Où des femmes cousirent de leurs doigts en fête
Les blancs jasmins de leurs cheveux,

Des coquillages ronds aux bouches dentelées
Semblant des gencives sans dent,
Ou semblant des créneaux de tours démantelées.
Sous ces longs filets s'éparant

Les chevaux tout cabrés prennent des teintes roses
Mordorant leur pelage blanc
Et semblent dans les fleurs traîner l'Aurore éclose
Sur ces cimes de diamant.

Tressée en sparterie unie aux laines teintes
Sur les cous gonflés, arrogants,
La crinière taillée en brosse aux courtes pointes
Hérisse ses dards adragants,

Comme aux cous des chevaux tout barbelés de flèches
Qu'on voit aux bas-reliefs d'Assur,

Dressés comme des tours qui dominent des brèches
Sur la métope à fond d'azur.

Un faisceau de rayons étoile leur poitrine
L'œil sanglant est un long éclair
Et les naseaux semblant une plage marine
Jettent l'écume de la mer.

Le cortège joyeux danse au rythme des croupes.
Dans les galops battent les pans
Les frontaux des chevaux font voler sur les groupes
L'émouchoir bleu à queue de paon.

La selle en filali sur la peau de panthère
Ou sur la peau de caracal
Dressant son arçon d'or ainsi qu'un acrotère
Semble un siège épiscopal.

Les amples manteaux aux formes médiévales
Découvrant les étriers d'or
Donnent des ailes aux fléchissantes cavales
Que dresse un aérien essor.

Les saphirs, les rubis, les corindons éclatent
Sous l'ongle dur des fiers chevaux
Qui semblent émietter en poussière écarlate
Ces paysages minéraux.

Sous les éperons fins fléchissent les flanchières.
Les chevaux dressent les chanfreins.
On les voit d'un élan parmi les fondrières
Tous s'enlever d'un coup de rein,

Et bondir dans les rocs aigus comme des piques,

Suivre dans les genévriers,

Dans la courbe hauteur de leurs grands bonds épiques

Le cul tournant en l'air des plongeant lévriers.

TABLE

Pages

Préface de *John-Antoine Nau*. 5
Le Combat 13
Le Repos 15
Le Message 17
La Chasse. 19
Le Hallali. 21
Sous la Tente 25
En Profil sur le Soir. 27
La Course 29
Soir de Tlemcen 31
Tlemcen. 33
La Hamada 35

ACHEVÉ D'IMPRIMER
par L'IMPRIMERIE JOUVE
POUR LA PHALANGE
LE 15 FÉVRIER 1909

PQ Loups, Léo
2623 Les lévriers
07942L4

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY